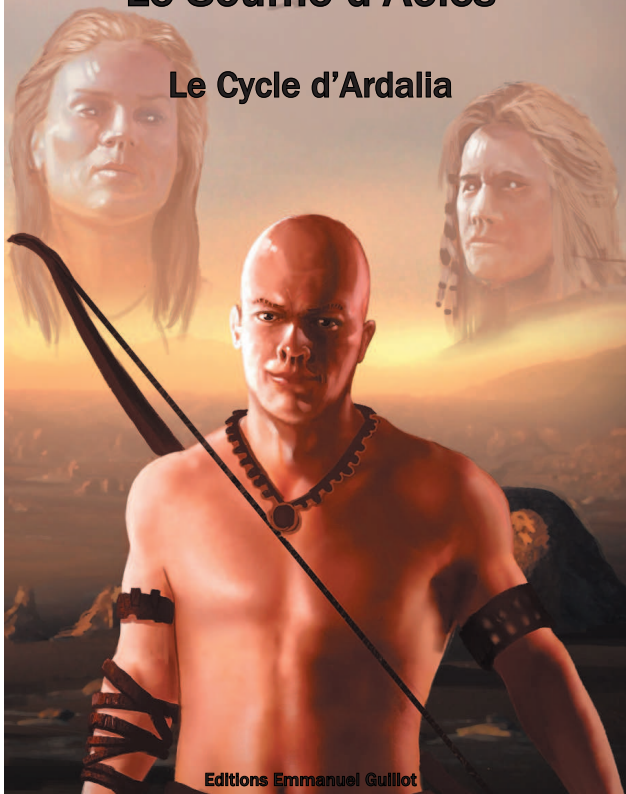


Alan Spade

Le Souffle d'Aoles

Le Cycle d'Ardalia



Editions Emmanuel Guillot

Du même auteur

Les Explorateurs, *Editions Lokomodo* (2009, nouvelles)

© 2010 Editions Emmanuel Guillot, Pontoise

Illustration : Thibaut Desio



Lauréat du concours *Le Souffle d'Aoles*

*A Laurent qui, au milieu du tunnel,
m'a guidé vers la lumière*

CHAPITRE PREMIER

LE DESTIN DU TANNEUR

Il faisait chaud dans la tannerie en dépit des portes et fenêtres ouvertes sur l'extérieur, maintenant en permanence un courant d'air. Malheureusement en ce premier mois du renouveau, l'air était déjà ardent et sec dans les Canyons de Panjurûb. Les exhalaisons des charognes dominaient tout dans l'atelier. C'était à peine si l'odorat pourtant sensible des hevelens parvenait à distinguer leur propre transpiration de cette infection. Chargés de la découpe des peaux et des différentes opérations de tannage, les six ouvriers portaient pour tout vêtement un pagne et des sandales en tissu. A l'instar de la plupart de leurs concitoyens vivant à Durepeaux, ces six-là avaient le crâne rasé. La sueur faisait luire leur peau cuivrée, coulait le long de leurs yeux globuleux mais ne ralentissait pas l'activité de leurs mains à quatre doigts.

Le plus jeune de ces tanneurs se nommait Pelmen Arimal. Son cuir chevelu était entaillé de zébrures plus ou moins récentes, ses mains parsemées de cicatrices. Le silex qu'il utilisait en était en grande partie responsable. Il s'essuya le front, observant du coin de l'œil son père Zenel.

Celui-ci, hevelen au visage ridé et aux yeux jaunes, s'affairait à plonger des pelages dans des bains de tan. Ses gestes étaient précis et sûrs.

Pelmen soupira. Parfois, il enviait cette sérénité qui ne semblait pas devoir abandonner son père. Lui-même était si loin de la ressentir ! Au contraire, lorsqu'il se représentait la vie de son géniteur, depuis toujours simple ouvrier dans cette tannerie et qui mourrait comme tel, son cœur ne pouvait s'empêcher de se révolter. L'idée que ce destin pouvait être le sien lui était insupportable. Tant de choses à découvrir de par le monde, et il fallait demeurer cloîtré dans cet endroit pestilentiel ? Zenel, pour sa part, avait une réponse d'une simplicité désarmante. « Je sais rien faire d'autre. » On aurait pu croire qu'il était résigné sur son sort, mais la vérité était bien pire. Comme Pelmen ne l'ignorait pas, son père aimait son métier. Peut-être en était-il venu à se complaire dans les effluves qui vous submergeaient chaque matin en pénétrant dans l'atelier et par la suite, vous agressaient les narines au moindre mouvement... Ou bien à apprécier la compagnie des parasites infestant les pelages de nidepoux, qui à longueur de journée vous couvraient de boutons, rendant votre peau presque aussi dure que le bois. Pas même si cela faisait sourciller Zenel ! C'était à croire que son père n'avait pas été conçu sur le même moule que lui.

Les heures s'écoulaient, interminables. Comme souvent ces derniers temps, Pelmen en appela à l'image d'Alicène. Ses traits délicats, son joli nez busqué et ses pommettes rondes représentaient l'ultime îlot de beauté auquel se raccrocher. Elle était si loin, aussi inaccessible que la déesse Tinmal, et pourtant vivait si près ! Galn Boisencroix, le père de la jeune fille, était menuisier et maître d'œuvre à Falsine, le bourg d'à côté. Si l'ordre des choses avait été respecté, un simple tanneur, un Déshérité tel que Pelmen aurait à peine dû croiser leur route.

Après le travail, il est venu observer le fils du charpentier de Falsine, comme il en a pris l'habitude depuis ce fameux jour où Zenel l'a amené chercher du tan. Teleg, le sourire en coin, manie son silex avec vivacité et les copeaux s'entassent à ses pieds. Ils n'échangent pas un mot et c'est très bien ainsi. Pelmen est heureux. Teleg sait qu'il n'est qu'un Déshérité, et pourtant il lui fait l'honneur d'accepter sa présence, lui permet de l'admirer découper ou polir le bois. Depuis le temps, le jeune hevelen aux boucles blondes a sans doute deviné que lui, Pelmen, préférerait travailler ce noble matériau plutôt que la chair sanguinolente et le pelage. Pelmen n'oserait jamais le lui avouer, bien sûr. Ce serait inconvenant, voire grossier. Il a déjà bien de la chance d'être ici, bien de la chance que Teleg lui adresse

de temps à autre la parole pour s'informer des détails de son activité à la tannerie.

Pelmen se demande si Alicène va se montrer aujourd'hui. La sœur de Teleg passe le plus clair de son temps à l'intérieur de cet inabordable sanctuaire qu'est la demeure des Boisencroix, il n'aperçoit son agréable silhouette que lorsqu'elle va faire du jardinage. Du moins, à deux exceptions près. Par deux fois, elle s'est approchée pour le saluer, et par deux fois la surprise et l'émotion ont empêché Pelmen de répondre. Il se sent troublé et stupide quand il y repense. Elle est si belle, si raffinée par rapport aux filles de Durepeaux que s'il pouvait l'observer sans que personne ne le sache, il y passerait des heures.

Le cœur de Pelmen se met à battre plus vite. La porte de la demeure vient de s'ouvrir, et il va bientôt apercevoir...

Déception. Ce n'est pas Alicène, mais son père, maître Galn. Visage buriné et cheveux gris clair, de taille moyenne, il est aussi solidement charpenté que les objets qu'il fabrique. Il porte un grand arc en bandoulière, et en tient un deuxième plus court par le manche.

« Il est temps, fiston » dit-il en tendant son arc à Teleg. Celui-ci lève la tête, prend l'arme et s'en va ranger son silex et le morceau de bois qui devrait tôt ou tard se transformer en statuette

dans la maison.

Pelmen et maître Galn se dévisagent. Rien ne vient troubler le gênant silence. Le père de Teleg a les yeux mauves de son fils – ou plutôt, ce doit être l'inverse. Maître Galn esquisse un sourire mais Pelmen, réalisant son impolitesse, détourne le regard. Il ne devrait pas être là, comment le maître d'œuvre peut-il seulement tolérer sa présence ? Pelmen vient de faire un pas en arrière quand Teleg réapparaît.

« Et l'Emerveillé ? dit maître Galn. Il veut venir ? »

Pelmen, sourcils arqués, considère tour à tour le père et le fils. Le premier lui a jeté un coup d'œil en posant la question, mais il semble s'être adressé à Teleg. C'est peut-être une sorte de code entre eux. Teleg éclate de rire en s'apercevant de sa perplexité, ce qui ne fait qu'ajouter au désarroi de Pelmen.

« Il demande si tu veux venir avec nous. Oui, l'Emerveillé, c'est toi ! Mon père adore donner des surnoms. Alors, tu viens ou pas ? On va tirer à l'arc. »

Venir ? Venir ! Lui, un simple tanneur, tenir compagnie à des hevelens de si haut rang ! Les narines qui hument l'air dans sa direction l'intimident au point qu'il est prêt à prendre ses jambes à son cou. Dans le même temps, il se dit que s'il cède à la peur, il n'aura plus le courage de

revenir. Finies les escapades, il ne lui restera plus que l'étouffante tannerie et l'auberge d'en face, où il devra se mélanger aux tanneurs et autres Déshérités de Durepeaux. Devenir l'un d'eux.

Sa gorge nouée l'empêche de parler, si bien qu'il se contente de hocher la tête.

« Par ici », dit maître Galn.

Tandis qu'ils redescendent la colline de Falsine, prennent un embranchement et s'engagent dans un corridor rocheux, Pelmen s'attend à être congédié à tout moment. Le menuisier et son fils vont finir par réaliser qui les accompagne et lui ordonner de s'en aller, alors Pelmen ne dit rien et patiente, espérant retarder l'échéance.

A l'extrémité du corridor, des poteaux de bois ont été à demi enterrés et stabilisés par des pierres tassées à leur pied. Etonné d'être encore là, Pelmen observe Teleg ajuster ces cibles à une cinquantaine de pas. Son bras maigrelet tremble un peu, il ne fait qu'effleurer l'un des poteaux. Puis, c'est au tour du maître d'œuvre, qui se positionne à cent pas. Les épines de cactus volent en sifflant sous le regard ébahi de Pelmen, et il ressent une joie extatique chaque fois que maître Galn fait mouche. Trois sur quatre ! Le menuisier vient prodiguer des conseils à son fils. Avant même de s'en être rendu compte, Pelmen s'est approché à portée de voix. Il écoute avec

avidité, et le regard de maître Galn croise le sien. Teleg essaie de nouveau, et cette fois touche le pied de l'un des poteaux.

« Hé, l'Emerveillé, tu veux essayer ? »

Pelmen écarquille les yeux. Maître Galn se tient devant lui, sans aucune trace de moquerie sur son visage. Comme Pelmen n'ose répondre, maître Galn se tourne vers son fils.

« Teleg, prête-lui donc le tien. »

Pelmen déglutit. Il accepte l'arc qu'on lui tend, mais il tremble ! Il tremble tellement que tout ce qu'il va faire, c'est se rendre ridicule. L'expression matoise de Teleg le confirme dans ses appréhensions, le père et le fils ne l'ont amené ici que pour s'amuser un peu à ses dépens.

« Je... je... » bredouille-t-il.

Une main se pose sur son épaule. Chaude et réconfortante, c'est celle de maître Galn. « Prends ton temps, mon garçon, murmure-t-il. Respire. Là. Tes pieds, mets-les l'un devant l'autre. Comme ça. »

La première épine franchit à peine une dizaine de pas. Teleg sourit. Quand la deuxième échappe à Pelmen pour rebondir à ses pieds, le jeune hevelen aux boucles blondes ne peut contenir son hilarité.

« Ne t'inquiète pas, c'est normal au début, dit maître Galn. Tu dois te concentrer sur la pointe

de la flèche et ta cible. Mets tes épaules comme ça. Allons, laisse-toi faire, mon garçon. Détends-toi et respire. Tends bien la corde, sans te précipiter, puis quand ta main droite arrive à hauteur de ton oreille, laisse aller. Vas-y. »

Tant de choses à retenir ! Mais la voix qui le guide est amicale et Pelmen, le front plissé, fait de son mieux pour ne rien oublier. Les deux derniers tirs sont tendus, les traits filent à plus de cinquante pas, et Pelmen parvient même à approcher l'un des poteaux. La sensation est grisante, il a eu l'impression de voler avec les épines. Rien ne lui plairait plus que de recommencer.

« Prometteur, dit maître Galn en plongeant ses yeux dans les siens. Très prometteur. Il faudra que tu reviennes. » Puis, le maître d'œuvre se tourne vers son fils. « Tu vois, tu ne dois jamais juger quelqu'un d'après le milieu dont il est issu. Souviens-t-en. »

La gorge de Pelmen était devenue aussi râpeuse qu'un caillou quand finalement, la porte qui donnait sur l'échoppe s'ouvrit. La bedaine de maître Olgen Peaudecuir, vêtu d'un pantalon et d'une tunique sans manches, apparut dans l'ouverture. A peine le maître d'œuvre eut-il délivré le signal de fin de journée que Pelmen bondit sur ses jambes et s'empressa vers la remise, sous le regard désapprobateur du reste des ouvriers. Il

récupéra la jarre familiale puis sortit dans la rue poussiéreuse, perpétuellement balayée par le vent. Ses triples narines se dilatèrent tandis qu'il s'emplissait les poumons de l'air chargé de particules. Peu importaient la chaleur et les grains de poussière qu'il charriait avec lui, le vent était une véritable bénédiction.

Les os de son corps craquèrent quand il s'étira. Le ciel était parfaitement jaune, sans un nuage. Là-haut Astar, le dieu-soleil rouge, plus imposant que la plus grande des bâtisses de Durepeaux, déclinait peu à peu. Bientôt il embraserait toutes choses de ses rayons avant de disparaître à l'horizon.

Une file s'était déjà formée en direction du puits du village. Du haut de ses cinq pieds, Pelmen dominait la plupart de ceux qui la composaient. Les ouvriers de la tannerie s'alignèrent derrière lui et commencèrent à discuter entre eux. Il était question de l'établissement d'en face, de la qualité de la bière de camlorn et de la présence éventuelle de Sayla, l'une des serveuses les plus avenantes. Pelmen ne suivait que d'une oreille distraite leurs propos. L'auberge de maître Linen n'était pas pour lui.

Un long chariot bâché aux voiles repliées était rangé devant l'entrée. Assise à l'avant, une silhouette encapuchonnée paraissait méditer. Un second personnage debout à l'arrière intrigua

Pelmen. Hevelen ventripotent aux poignets ornés de bracelets, aux cheveux noir filasse, humides de sueur, l'inconnu le dévisageait, peut-être depuis un moment. Quand leurs regards se croisèrent, il détourna les yeux et entreprit de décharger des tonneaux.

Pelmen fronça les sourcils. L'individu à l'avant ne fit pas un geste pour aider son compagnon.

Drôles de quidams, ces deux-là.

Son tour venu, Pelmen s'empara de la manivelle du puits. Nombre de villageois ne remplissaient le seau qu'en partie afin d'être en mesure de le remonter sans trop de peine. Pelmen l'immergea et le fit presque déborder. Sa musculature s'était développée au cours des longues heures passées à découper les peaux, si bien que l'effort ne lui coûtait guère. Il hissa le seau sur la margelle et s'appuya un instant sur les rebords, contemplant son reflet dans l'eau verdâtre. Deux yeux aux larges pupilles noires cerclées d'un iris brun l'examinaient, non sans amertume. La fatigue se lisait sur son visage ovale.

D'autres personnes attendaient, c'est pourquoi il se dépêcha de transvaser le contenu dans la jarre et de se mettre à l'écart. Avec délice, il s'aspergea la figure. L'eau fraîche coula dans sa gorge, ravivant ses sens.

Pelmen se dirigea vers la demeure familiale, laissant derrière lui les ouvriers de la tannerie

assemblés en petit comité. Il ne pensait plus à l'hevelen du chariot, lequel avait interrompu son débardage et l'observait de nouveau.

La petite maison au toit de chaume et aux murs défraîchis n'avait de particulier que sa situation plutôt isolée. Pelmen la contourna et obliqua vers le terrier de Mils. En silence, il s'aplatit au sol et tenta de percer l'obscurité du trou. Une prune elle lui renvoya son regard, aussi approcha-t-il sa main de l'entrée du terrier. Le ptat se pencha vers l'intruse, la renifla avant de daigner grimper dessus. L'animal avait dû être victime d'une maladie, car il avait l'œil droit perpétuellement fermé. C'était ce qui avait retenu l'attention de Pelmen lorsqu'il l'avait découvert par hasard. Tout seul au milieu d'un bosquet, ses abajoues pendantes sur les côtés, affamé et désespéré, le rongeur avait à coup sûr perdu ses parents. Il était trop jeune pour se nourrir et Pelmen l'avait recueilli, faisant de lui un fidèle compagnon.

Pelmen tendit le bras et le ptat l'escalada, mais avant qu'il n'ait atteint l'épaule, Pelmen l'intercepta de son autre main. Il le posa par terre sur le dos et de l'extrémité de l'index, entreprit de lui caresser le ventre. L'animal se trémoussa les quatre pattes en l'air, sans chercher à se redresser au début. Pelmen se mit à rire. « Quel petit phénomène tu fais » murmura-t-il.

D'autres dans le village avaient domestiqué l'une de ces boules de fourrure ocre, mais à sa connaissance, Pelmen était le seul à pouvoir convaincre son ptat de se dresser sur ses pattes arrière ou de lui rapporter une brindille sans promesse de nourriture. Dryna, sa mère, était d'avis que le rongeur avait la reconnaissance du ventre. Pelmen était sûr qu'elle se trompait, bien qu'il n'aurait su expliquer pourquoi.

Le champ de tache fleurs n'était qu'à trois cents coudées. A l'abri des regards, Pelmen se frotta les différentes parties du corps avec des pétales. Si les effluves de la tannerie ne disparaissaient jamais complètement, le parfum des tache fleurs était suffisamment entêtant pour masquer la puanteur. Comme il rejoignait la rue principale de Durepeaux, un grondement accompagné de claquements secs se répercuta. Un chariot à voile approchait, porté par le vent. Sa provenance, Alveg ou Seledchâ, n'était pas bien difficile à deviner sachant que le vent soufflait en permanence d'est en ouest dans les Canyons. L'engin s'arrêta à proximité de la ferme des Nitayer.

Pelmen traversa le village d'un bon pas. Arrivé au premier croisement après la sortie, il s'engagea sur le sentier qui menait à Falsine. Il connaissait chaque pierre sur le chemin, tant il l'avait parcouru depuis le jour où, six ans auparavant, son père et lui l'avaient emprunté en chariot. Le

sentier gravissait l'une des rares collines des Canyons où poussaient arbres et plantes. Les premiers, des résiniens de presque soixante-dix pieds, à l'écorce bleue violacée et aux aiguilles jaunes, s'accrochaient au sol comme si leur vie en dépendait – et c'était le cas – luttant contre le vent qui semblait s'être fait un devoir de les déraciner. Mils était calé entre l'épaule et le cou de son maître. De temps en temps, l'animal changeait d'épaule ou s'agitait, si bien que Pelmen finissait par le prendre dans les mains.

Le chemin fit un coude. En contrebas vers le nord-ouest, les eaux couleur émeraude du lac Subelin reflétaient les rayons rougeoyants d'Astar. Pelmen ne s'attarda pas sur le magnifique scintillement, le spectacle des barques de pêcheurs flottant sur le lac, la crique où se logeait Port Subelin, l'unique cité portuaire des Canyons. Il n'admira pas davantage la végétation foisonnante ni ne s'amusa à dénombrer les quadrupèdes paissant ou fouissant le sol. Quelques embranchements plus loin, au détour d'un buisson d'épineux il aperçut Teleg et sa sœur converser sur le seuil de leur demeure – l'une des rares de Falsine aux murs de bois, comme il seyait pour maître Galn le menuisier. Alicène surplombait son frère de toute sa hauteur. Elle mesurait près de cinq pieds contre seulement quatre et demi pour Teleg.

Aucun des deux ne l'avait remarqué. Pelmen ralentit le pas, hésitant à s'approcher. En la présence d'Alicène, le parfum des pétales de tache-fleurs s'avérait hélas souvent dérisoire, et les relents de cadavres d'animaux se mettaient à sourdre sournoisement de tout son corps.

Elle était encore en robe ce soir-là. De couleur beige et nouée à la taille d'une étroite ceinture de cuir, celle-ci soulignait la finesse et la distinction de sa silhouette. Elle semblait délaissier de plus en plus fréquemment ses habituelles culottes mi-longues et son surcot de chanvreline. Selon Teleg, Alicène avait accepté de danser avec un garçon lors de la dernière fête du village. Elle qui jusqu'alors préférait reprendre des vêtements ou faire du rangement dans l'atelier... « Si ça continue, je vais devoir la surveiller de près » avait lancé Teleg. L'idée amusait Pelmen. Il voyait mal son ami jouer les gardes-chiourmes de sa sœur, quand lui-même ne manquait pas une occasion de festoyer et conter fleurette aux jeunes filles.

« Approche ! lança Teleg en s'avisant de sa présence. Ne reste donc pas planté la bouche ouverte, viens nous rejoindre ! »

La subtilité n'était pas le fort de Teleg, mais sa faconde était utile pour masquer les silences de Pelmen et la rougeur qui lui montait parfois au front. Il s'avança un peu trop précipitamment et

faillit trébucher quand Alicène le salua de la main.

« Mon père voudrait te parler, dit sans préambule Teleg. Il est à l'intérieur.

– A propos de votre déménagement ? C'est donc confirmé ? »

Depuis quelques semaines – depuis en fait que sa santé avait commencé à décliner – maître Galn avait annoncé son projet de retourner en Alveg, où il avait passé son enfance. Son frère y possédait aussi un atelier de menuiserie et maître Galn avait dans l'idée de lui proposer de participer à l'Echange. Ce rituel voyait tous les six printemps les chefs de famille des deux plus grandes cités, Seledchâ et Alveg, intervertir s'ils le souhaitaient leur échoppe avec celle de leur parentèle de la campagne.

« L'oncle Dalen a accepté de venir s'installer ici avec sa famille, dit Alicène avec chaleur. Il apprécie beaucoup la région de Port Subelin et avait envie de changer de vie.

– Cela tombe bien alors. » Pelmen s'efforça en vain d'esquisser un sourire. Une poigne glacée s'était refermée sur son cœur.

« Nous partons dans deux jours, précisa Teleg.

– Si... si vite ? Oui, c'est vrai, c'est dans deux jours que commence l'Echange...

– Hé, ne fais pas cette tête-là ! Qu'est-ce que tu crois, on ne va pas te laisser choir ! C'est de

ça que mon père veut te parler.

– Et n’oublie pas que c’est en Alveg qu’on pourra trouver les meilleurs herboristes, ajouta Alicène. C’est mieux pour lui.

– Je sais » fit Pelmen.

Bien sûr qu’il savait, ils en avaient déjà discuté. Il aurait voulu montrer plus d’enthousiasme, mais ne s’était pas attendu à ce que les choses se précipitent ainsi. Il s’avança vers l’entrée de la demeure, puis se retourna en constatant que ni Teleg ni Alicène ne le suivaient. Teleg l’encouragea d’un signe de tête et il franchit le seuil.

Maître Galn n’était pas dans l’atelier où trônait un établi et où s’entassaient des silex de formes variées entre diverses pièces de bois. Pelmen traversa la salle et ouvrit la porte de la chambre du menuisier. Celle-ci était plongée dans la pénombre. A l’arrivée de Pelmen, son occupant se redressa sur son séant et tira le rideau de la fenêtre surplombant son lit. L’effort arracha à maître Galn l’une de ces quintes de toux devenues trop familières et qui le laissaient hors d’haleine, le souffle caverneux. Celle-ci s’interrompit rapidement. Le jour révéla un hevelen amaigri et au teint cireux, vieilli avant l’âge. Maître Galn se tenait droit, il avait gardé de sa robuste constitution une apparence de solidité. L’odeur qui pénétrait par intermittence le barrage du parfum

imprégnant Pelmen était celle de la maladie.

« Je vous salue, maître Galn.

– Bienvenue, l’Emerveillé. Et bienvenue à N’a Qu’un Œil ! »

Pelmen grimaça. Il n’aimait guère le surnom dont maître Galn avait affublé Mils.

« Tu devrais au moins faire l’effort de ne pas avoir l’air si triste, quand tu viens me voir. Tu vas finir par ne plus mériter ton surnom.

– Désolé, dit Pelmen en baissant les yeux. Il y a des jours où c’est plus difficile... d’avoir l’air joyeux.

– C’est à l’Echange que tu fais allusion ? Dois-je en déduire... » Il s’interrompt pour tousser. « ...que tu n’as toujours pas parlé à tes parents de tes projets ?

– Pas encore, dit Pelmen en caressant Mils. C’est délicat à aborder.

– Délicat ? Mon garçon, cela fait combien de temps que tu nous en parles ? A moins que tu n’aies changé d’avis. La carrière de tanneur a aussi du mérite, tu sais.

– Oh, non, certainement pas ! Je n’ai pas changé d’avis. J’ai juste peur que mon père ne comprenne pas. Il est si...

– Allons donc ! Avec un arc, tu fais mouche à cent pas ! Tu as tout ce qu’il faut pour être traqueur, et tu le... » Autre quinte de toux. Celle-ci plus caverneuse que la précédente. « Si tu veux,

reprit maître Galn plus lentement, je peux intervenir auprès de ton père.

– Merci, mais c’est à moi de plaider ma cause, dit Pelmen en se raidissant. Si je n’en ai pas le courage, à quoi bon vouloir être un traqueur ?

– Voilà qui est parler, mon garçon. Je ne doute pas que tu réussiras à faire valoir ton point de vue.

– Et... ensuite ?

– Tu viendras avec nous, bien sûr. Le départ est pour dans deux jours, au petit matin. Là-bas, tu pourras dormir dans la chambre de Teleg, il se fera un plaisir de te faire de la place. Avec le temps, en t’entraînant dur, tu transformeras ton rêve en réalité.

– Merci, maître.

– A ton service, l’Emerveillé. » Il lui fit un clin d’œil, puis se passa une main sur la gorge.

Pelmen fit un pas en arrière, mais se ravisa. Il prit une grande inspiration avant de se lancer. « Pourquoi... pourquoi faites-vous tout cela pour moi ?

– Est-ce qu’il faut toujours une raison ? »

Comme Pelmen le fixait sans un mot, maître Galn lâcha :

« Je n’aimerais pas voir un talent comme le tien gaspillé. Garde-le pour toi, mais j’aurais voulu... que mon fils soit aussi doué avec un arc. Laisse-moi, maintenant. »

Maître Galn tira le rideau et se remit en position allongée. Pelmen sortit, rabattant la porte sans faire de bruit. Il y avait comme une boule chaude au creux de son estomac, mais la chaleur qu'elle diffusait en détendant ses muscles était contrariée par des courants glacés.

« Alors ? dit Alicène en le voyant sortir. Tu as l'air tout retourné... Ce que t'as dit Père ne te plaît pas ?

– Au contraire, fit Pelmen en s'employant à fixer un tacheleur tout en faisant de son mieux pour maîtriser son timbre de voix. Je n'aime pas le voir dans cet état, c'est tout.

– C'est tout ? insista Teleg.

– Je... j'ai encore du mal à réaliser ce qu'il vient de me proposer, c'est un changement si... C'est si généreux de sa part... »

Teleg s'approcha de Pelmen, un sourire pincé aux lèvres. « Il a toujours eu un faible pour toi, tu sais bien. » Ce disant, il lui administra une vigoureuse tape dans le dos – les griffes pointues et recourbées de Mils s'enfoncèrent dans la chair de son maître, lequel poussa un grognement avant de le détacher de son épaule. Teleg éclata de rire.

« Ce n'est pas drôle, fit Pelmen en se massant l'épaule endolorie.

– Oh, on est de mauvaise humeur ? Après ce que vient de te proposer mon père ?

– Cela n’a rien à voir. La journée n’a pas été facile, c’est tout.

– Une de plus alors.

– Comme tu dis. »

Teleg ouvrit les bras d’un geste théâtral. Ses yeux pétillaient de malice. « Il ne tient qu’à toi de changer tout cela.

– Et je le ferai. Je te promets que je le ferai.

– Bien ! C’est ce que je voulais entendre. Au fait, tu sais que l’Avisé doit conter ses légendes, ce soir ? Si on allait l’écouter ? Il nous distraira, et peut-être même qu’il arrivera à te rendre le sourire, on peut rêver ! »

Les traits de Pelmen se détendirent et il approuva. Obéissant à une impulsion, il s’adressa à Alicène. « Tu...tu viens avec nous ? » Elle sourit et Pelmen contempla, effaré, les splendides iris bleus à l’intérieur des globes, les longs cheveux châains aux reflets ambrés, les narines si fines. Quel démon l’avait tout à coup incité à lui poser pareille question ?

« Non désolée, répondit-elle, je dois rester ici avec Père. » Elle se tourna vers Teleg. « Ne rentre pas trop tard, dit-elle d’un ton qui n’admettait aucune réplique. Tu dois encore m’aider pour les préparatifs. »

La boule rougeoyante d’Astar avait commencé à s’enfoncer sous la ligne d’horizon. La fin du premier mois du renouveau approchait et

Cilamon, dieu de la vie, avait en grande partie régénéré ses forces, de sorte que les mille senteurs des pousses éphémères mélangées à celles des arbres ancestraux courtaient les narines des jeunes gens.

« Ton père, dit Pelmen. Tu crois qu'il va vraiment aller mieux en Alveg ? »

– Il aura toujours plus de chances de se remettre que dans un coin perdu comme Falsine. Tu connais quelqu'un qui a guéri du mal des poumons, par ici ? »

Pelmen fit un signe négatif.

« Moi non plus. Alors qu'en Alveg, tous les espoirs sont permis. C'est la plus grande cité des Canyons, tout de même. »

Ils longèrent un champ où un nidepoux de belle taille fouissait le sol de son groin à la recherche de glands. On pouvait presque distinguer des poux sautiller sur le pelage de son dos arrondi.

« On dirait celui que tu t'étais mis en tête de monter il y a deux printemps, observa Pelmen en désignant l'animal du menton. Tu te souviens ? »

– Vaguement. » Les joues de Teleg s'étaient empourprées et il accéléra le pas.

Pelmen eut un bref ricanement. En l'occurrence, rien d'étonnant à ce que la mémoire de Teleg se montrât défaillante.

« Hé, l'Emerveillé. Tu vois ce nidepoux ? Je te parie un camlorn que j'arrive à grimper sur

son dos. »

Pelmen soupire. Ils sont entre le lac Subelin et un champ où un imposant nidepoux fouit benoîtement le sol. Pelmen connaît bien l'étincelle qui brille dans les yeux de son ami. Elle leur a valu plus d'une fois de devoir s'enfuir à toutes jambes devant un cultivateur furieux, quand ce n'était pas devant une bande de filles auxquelles Teleg avait joué un tour pendable. Teleg le téméraire, prêt à tout pour prouver... prouver quoi au juste ? Sa virilité ? Sa supériorité ? Pelmen sait que si son ami réussit, ce sera à lui de grimper décrocher l'un de ces fruits savoureux sur un camlornier, au risque de chuter ou de se faire surprendre par un jardinier. Il sait aussi qu'il est vain de refuser.

« Tu ne devras pas juste grimper sur son dos, rétorque-t-il. Tu dois rester dessus pendant au moins trois bonds.

– Ah, ah ! C'est qu'on devient dur en affaires ! Ça ne me fait pas peur » fanfaronne Teleg avec l'un de ses gestes amples.

Pelmen est persuadé n'avoir rien à craindre. Son compagnon est la plupart du temps peu discret, voire balourd. Il va donner l'éveil à la bête et la cause sera entendue. Bientôt, pourtant, il doit déchanter. Teleg vient de se faufiler, pour une fois à pas de sanrkhas et contre le vent, derrière l'animal. L'instant d'après, il lui saute sur

le dos, s'agrippant à son pelage brun de toutes ses forces.

« Phrrrt ! » chuinte le quadrupède, pris au dépourvu. Il n'a manifestement jamais été dressé pour la monte, il s'ébroue et s'élançe comme une flèche. Pelmen n'oubliera de sitôt le visage bouleversé, grimaçant de terreur de Teleg, ses yeux exorbités, ses cheveux volant derrière lui, son corps maigrelet tressautant au rythme de la course, s'accrochant désespérément. Lui et sa monture ont fait le tour du champ en un temps record.

Pelmen est angoissé mais il attend. Il guette le bon moment pour s'approcher du rongeur géant. Profitant d'un instant de fatigue et d'indécision, il saisit les larges oreilles pointues pour les lui rabattre devant les yeux. La méthode, apprise des éleveurs, est infaillible. Le nidepoux calmé, persuader Teleg de lâcher prise et de se laisser glisser au sol n'est pas une mince affaire.

« Tu m'as sauvé la mise » dit Teleg sur un ton se voulant théâtral, mais où perce sa frayeur. Il lui étreint les mains. « Tu n'es plus mon ami. Tu es mon frère, et c'est moi qui te dois un cam-lorn. »

L'expérience avait à peine rendu Teleg moins téméraire, mais après cela, Pelmen avait eu l'impression que son ami ne le voyait plus comme un Déshérité.

« Tu sais, dit Teleg, mon père a accepté que je fabrique ton lit une fois que nous serons en Alveg.

– Vraiment ?

– Eh oui, se rengorgea-t-il. C'est la première fois que j'aurai l'occasion de travailler sur une pièce de cette importance.

– Il va falloir que je travaille dur une fois en Alveg. Pour ça et pour l'arc que tu m'as offert...

– Tu ne me dois rien, coupa Teleg. Considère cela comme faisant partie de mon apprentissage de charpentier.

– Quand même...

– Tout ce que je te demande, c'est de ne pas nous faire faux bond. Je m'ennuierais là-bas, sans toi.

– Pas de risques ! »

Les bâtisses devinrent plus fréquentes le long du sentier, avant que celui-ci ne s'incurve vers le sud-ouest pour déboucher sur le centre de Falsine. De nombreux hevelens étaient assis autour d'un feu de camp ronflant et craquant au milieu de la place principale. Debout à l'écart des flammes penchées dans le sens du vent, un vieillard chenu à la face burinée et au menton en galoche brandissait un bâton en déclamant un récit. Au moment où Teleg et Pelmen s'installaient, il laissa sa voix retomber. Il ramassa une chope non loin du feu, la but à longues gorgées

puis, de son avant-bras, s'essuya les lèvres avant de la reposer à proximité de plusieurs autres également vides. Il demeura silencieux, comme indifférent.

Teleg s'avança et détacha de sa ceinture une bourse qui contenait une variété goûteuse de champignons. « Acceptez ceci, Avisé », murmura-t-il avec déférence en s'inclinant.

Zalinen huma l'offrande. Il baissa les paupières en signe d'agrément et noua la bourse à la cordelette de sa chasuble. Quelques chuchotements se faisaient entendre dans l'assistance. Le vieillard étendit les bras et bientôt seule la rumeur du vent fut perceptible. Alors, le son grave et profond de sa voix s'y superposa, emplissant l'espace. Tour à tour trépidante et apaisante, rugissante et pondérée, elle faisait vibrer les mots ou les susurrant, au rythme de la légende.

Pelmen avait beau connaître le moindre détail de l'histoire, comme de coutume la voix le traversa, le transportant vers d'autres temps.

« C'était une époque dont les plus anciens ne se souviennent que par le récit de leurs ancêtres, qu'ils tiennent eux-mêmes de leurs ancêtres, et ainsi de suite à travers les âges. En cette ère quasiment oubliée, nous autres, peuple d'Aoles, vivions dans les Steppes Venteuses d'étape en étape, de voyage en voyage. C'était une période

de guerres et de troubles, de maux et de ruines. Les hordes infernales ou corrompues de Valshhyk l'Immolé, menées par ses quatre rejetons, infectaient les sols de leur purulence et nous livraient de terribles batailles. Venus du nord, nos ennemis nous chassaient des territoires ancestraux et nulle part, nous n'étions plus en sécurité. Epuisés et désireux de fuir ces guerres perpétuelles, nous recherchions un havre de paix. Vint le jour où nous fûmes bloqués au sud par l'océan d'Emeraude, à l'ouest par une série de marécages et à l'est par les Monts Infranchissables. C'est alors que l'Aguerri Relven Panjurûb, loué soit son nom, eut la vision d'un algam tournoyant dans le ciel. Nul ne paraissant l'apercevoir à part lui, il décida de le suivre sans en informer personne.

« Quel barde saurait chanter toutes les péripéties de la Grande Découverte ? Des jours durant, l'algam mena Relven vers les montagnes de l'Est. En chemin, Relven affronta et défit bêtes sauvages, maraudeurs et démons errants. A chaque fois que le plus grand de nos Aguerri allait renoncer et faire demi-tour, certain de l'avoir définitivement perdu de vue, le majestueux oiseau se montrait de nouveau. Un matin, ils atteignirent les premiers contreforts des à pic rocheux. Par le passé, nul n'était parvenu à escaler les Monts Infranchissables ni à trouver la

moindre ouverture dans la roche. A la vue des incommensurables falaises escarpées, le découragement aurait pu s'abattre sur Relven, saper ses dernières forces. Il n'en fut rien. Notre Aguerri continua à suivre l'algam, jusqu'à arriver devant un amoncellement de rochers qu'il gravit en s'entaillant les mains et en épuisant ce qui lui restait d'énergie.

« Au sommet de l'éminence, Relven vit qu'un pan de montagne s'était affaissé, libérant un passage au travers des Monts Infranchissables. Et au-delà s'étendaient les Canyons qui désormais portent son nom. Car il est dit que notre père, Aoles le Vent, prit ses enfants en pitié et leur envoya son propre fils Shalgam, dieu de tous les algams, pour leur indiquer la voie de leur salut sur cette terre. Et Shalgam avait choisi Relven Panjurûb, le plus fier, le plus rude et le plus valeureux des Aguerri pour l'éprouver et tester sa foi. Et jamais Relven ne faillit, c'est pourquoi il fut récompensé et à son retour, porté en triomphe par ceux de son clan. »

La voix de Zalinen se tut. Personne ne disait mot. Puis, l'Avisé s'assit sur une souche et les villageois reprirent vie. Plusieurs, dont Pelmen, se levèrent pour vaquer à leurs occupations. « Astar lance ses derniers rayons, expliqua-t-il à Teleg. Mes parents m'attendent pour le repas. »

Teleg se leva à son tour et riva ses yeux mau-

ves dans les siens. « Que feras-tu s'ils refusent de te laisser vivre ta vie ? »

Pelmen haussa les épaules mais le ton de sa voix démentit son apparente désinvolture. « Je verrai bien.

– Que le souffle d'Aoles te soit favorable, l'Emerveillé.

– J'ai de l'espoir, dit Pelmen en hochant la tête. Tu auras ta réponse demain. »

Etait-ce le récit de l'Avisé ? Pelmen se sentait tout ragaillardi, si bien qu'il entama le chemin du retour d'une démarche assurée.

« Quand j'dis non c'est non. »

Pelmen toisa son père d'un air courroucé. Patienter jusqu'à la fin du repas pour engager la conversation, puis s'efforcer de présenter sa requête de la façon la moins abrupte possible n'avait servi à rien. Sa résolution se heurtait à un mur.

« C'est encore le Teleg qui t'a fourré c't idée dans l'crâne, pas vrai ? »

La question n'en était pas vraiment une, l'expression affichée sur le visage de son père, à la fois roublarde et narquoise signifiant : “Je te connais mieux que tu ne crois”.

« J't'ai toujours dit que t'avais tort de l'voir,

reprit-il d'un air entendu. L'est pas d'chez nous. Tu veux que j'te dise ? En te collant à ses chausses t'as cru pouvoir te débîner... Oui, te débîner de là où est ta vraie place ! De la foutaise, si tu veux mon avis ! Par Astar, fais marcher c'que t'as ent' les esgourdes ! Tu deviendras quoi, en Alveg ? Loin des tiens et doué comme t'es pour le métier ?

– Je te l'ai déjà expliqué. Le père de Teleg a accepté de m'héberger pendant quelque temps. Le temps que je devienne traqueur. » Pelmen aurait aimé retirer toute trace d'irritation de sa voix, ne pas donner l'impression qu'il était sur la défensive. « D'après Teleg, le tournoi du Recrutement est ouvert à tous. »

Zenel eut un reniflement de mépris. « Peuh ! Tu t'figures qu'y vivent comme nous ? Le métier qu'on fait, toi et moi, y'a pas mieux, pour sûr, mais tout l'monde est pas d'cet avis. Tu crois pt-êt' que leurs... leurs *délicates* truffes se f'ront à ton odeur ? Et c'est pas d'vouloir te faire traqueur qui va rien y changer. C'est pas en maniant l'silex pour tailler les peaux qu'on apprend à s'batt', et c'est pas non plus en tirant quelques flèches après l'travail qu'on sait se servir d'un arc. »

Pelmen sentit le sang lui monter à la tête. Pour limité que fût son vocabulaire, son père avait l'art de choisir les mots qui faisaient mal. Il

aurait dû lui répondre quelque chose – à quoi avaient donc servi toutes ces heures à affûter ses arguments ? – mais sur le moment rien ne vint.

« T'es not' fils unique, on a toujours été teneur de père en fils et c'est pas aujourd'hui que ça va changer, asséna Zenel. Baisse pas les yeux ! », fit-il en lui levant le menton entre le pouce et l'index.

Pelmen se dégagea d'un coup sec, le regard noir.

Sans se démonter, Zenel poursuivit, l'index pointé vers lui. « Tâche de saisir c'que j'te dis. C'que j'ai appris d'mon père et que j'ai commencé à t'enfoncer dans l'crâne, ça vaut d'l'ambbreroche. Grâce à c'qu'on sait, on a not' place en ce monde. On est respectés et c'est tout c'qui compte. » Il fit une pause, puis baissa la voix. « Oublie ces rêves stupides, fils. Va pas cueillir l'fruit au sommet d'l'arbre, prends plutôt çui qu't'as sous les yeux ! T'auras pas à t'en plaind', tu verras.

– Tu crois tout savoir pas vrai ? » Pelmen avait les poings et la mâchoire contractés. « Il y a beaucoup de choses qui t'échappent et que tu ne comprendras jamais. » Sans attendre de réponse, il tourna le dos en direction de la porte donnant sur l'extérieur.

Zenel s'apprêta à s'élancer derrière son fils.

« Je t'en prie, reste ici. »

La voix avait un accent implorant, empli de tristesse. Cela plus que toute autre considération arrêta Zenel, le décida à se retourner vers son épouse. Elle était demeurée en retrait durant la conversation mais la connaissant, cela ne l'empêchait pas d'avoir sa propre opinion. Ils échangèrent un long regard, et Zenel lut dans ses yeux opales l'inquiétude.

« Ne sois pas trop dur avec lui, ne le pousse pas à bout ou bien il n'en sortira rien de bon, murmura-t-elle.

– J' dois montrer aucune faiblesse, rétorqua-t-il. Si seulement j'pouvais lui déloger ses stupidités du crâne...

– Ne crains-tu pas... de voir le passé se répéter ?

– Ça arrivera pas. »

Le ton employé par Zenel, ferme et définitif, signifiait que la conversation était terminée. Dryna remarqua néanmoins que les épaules de son mari s'étaient légèrement affaissées.

Pelmen fit les cent pas autour de la maison sans être tout d'abord capable de penser de manière cohérente. Son père. Son père et son parler de la rue, ses moqueries et ses airs protecteurs ! Il ne le supportait plus. Non, il ne le *supporterait* plus ! Y avait-il une seule chose au monde qui l'empêchait de prendre sa liberté et de s'en aller sur-le-champ ?

Sa mère venait de se poster sur le seuil d'où elle l'observait avec anxiété. Une seconde s'écoula, qui parut interminable.

Il ne pouvait lui infliger cela. Pas à présent en tout cas. Dryna avait toujours été son alliée, sa complice bienveillante et cultivée. Dans les pires moments de sa vie, elle l'avait soutenu. Sans elle, il n'aurait pu apprendre la signification de tous ces mots inconnus de Zenel. A chaque fois qu'elle l'avait pu, elle s'était employée à l'instruire malgré les haussements de sourcils de son époux, lequel lui reprochait de passer trop de temps avec son fils. Son savoir, elle le tenait d'une première union avec l'ancien Avisé de Durepeaux, dont le souffle avait rejoint Aoles quelques années avant la naissance de Pelmen. Qu'avait-elle bien pu trouver à son père, il se l'était souvent demandé. Tinmal, déesse bienfaitrice qui suscitait les émois dans les cœurs des hevelens, recelait bien des mystères.

Il alla ramasser une poignée de glands entassés dans un pot en argile le long d'un mur et porta ses pas vers le terrier de Mils. Nourrir son ptat aurait sur lui un effet apaisant.

A son grand soulagement son père ne se montra plus ce soir-là. Etendu sur sa litière, Pelmen ressassa longtemps des pensées amères. Il n'avait su trouver les mots pour persuader Zenel quand bien même son désir de se libérer de la

tannerie n'avait jamais été aussi ardent.

Il plissa les paupières. Lorsque les paroles s'avéraient inopérantes, c'est que les actes étaient sans doute plus appropriés. Oui, une démonstration s'imposait. Il emmènerait Zenel dans ce corridor rocheux où maître Galn lui avait enseigné l'archerie et où il avait coutume de s'entraîner. Son père ne pourrait que s'incliner devant sa maîtrise.

Mais s'il refusait de l'accompagner ? Ou si cela ne suffisait pas ? Devrait-il faire appel à maître Galn ?

Hors de question, celui-ci était déjà suffisamment mal en point. Pelmen se débrouillerait par lui-même, comme il s'y était engagé. Dans le pire des cas, il serait forcé d'avoir recours au jugement de l'Avisé. Il préférerait ne pas en arriver là, mais il était en âge de changer de maître.

C'est demain ou jamais.

Il soupira. Zenel ne lui rendait pas les choses faciles.

Ce premier chapitre vous a plu ?
Vous pouvez acheter l'ebook (PDF poche) en
version complète (6 euros)* en cliquant sur ce
lien :

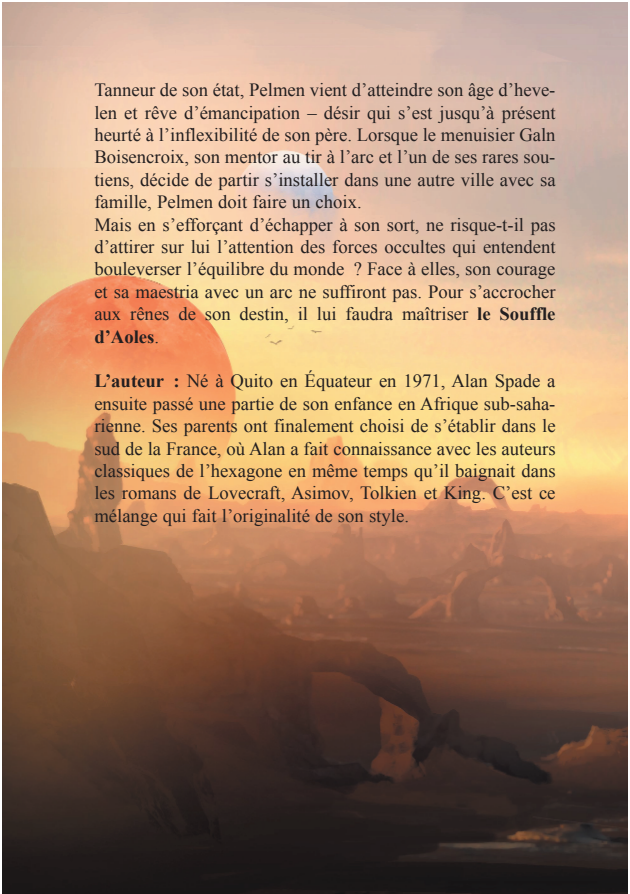
<http://minilien.com/?zOjhc9XLeB>

Le téléchargement débutera peu après que vous
aurez réglé la somme

*Règlement en ligne sur le site sécurisé Paypal

ISBN 978-2-9534217-2-9

Editions Emmanuel Guillot
27 rue du Bastion – 95300 Pontoise
Commandez le livre imprimé dans la boutique du site
<http://emlguillot.free.fr/>



Tanneur de son état, Pelmen vient d'atteindre son âge d'hevelen et rêve d'émancipation – désir qui s'est jusqu'à présent heurté à l'inflexibilité de son père. Lorsque le menuisier Galn Boisencroix, son mentor au tir à l'arc et l'un de ses rares soutiens, décide de partir s'installer dans une autre ville avec sa famille, Pelmen doit faire un choix.

Mais en s'efforçant d'échapper à son sort, ne risque-t-il pas d'attirer sur lui l'attention des forces occultes qui entendent bouleverser l'équilibre du monde ? Face à elles, son courage et sa maestria avec un arc ne suffiront pas. Pour s'accrocher aux rênes de son destin, il lui faudra maîtriser **le Souffle d'Aoles**.

L'auteur : Né à Quito en Équateur en 1971, Alan Spade a ensuite passé une partie de son enfance en Afrique sub-saharienne. Ses parents ont finalement choisi de s'établir dans le sud de la France, où Alan a fait connaissance avec les auteurs classiques de l'hexagone en même temps qu'il baignait dans les romans de Lovecraft, Asimov, Tolkien et King. C'est ce mélange qui fait l'originalité de son style.